la tristesse au fond du cœur, toujours... C'est bien pénible, allez, de vivre sans un souvenir qui vous soit cher !... Je ne peux même pas aimer la mémoire des miens... Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère...

Jeanne tressaillit violemment.

—Que me dites-vous là, ma mignonne ?... s'écria-t-elle.

—La vérité, maman Jeanne.

—Enfant abandonnée ?

—Non, enfant trouvée...

—Enfant trouvée ? répéta la veuve de Paul Rivat.

—Ou plutôt recueillie...

—Comment ?...

Rose répondit :

—C'était pendant les derniers jours de la Commune... Au moment où ma mère fuyait, paraît-il, sa maison incendiée, et m'emportait entre ses bras, elle tomba dans la rue, frappée mortellement par une balle. Un homme passait... Il reçut le dernier soupir de ma mère mourante et prit l'enfant qu'elle lui tendait.

« Cet homme me porta à la mairie du onzième arrondissement où il fit dresser procès-verbal du dépôt qui venait de lui être confié en des circonstances si tragiques, procès-verbal qui devait me servir d'acte de naissance et guider les recherches, si jamais des recherches avaient lieu pour me retrouver... »

« Ce fut l'Assistance publique qui m'éleva.

« Je fus remise à une nourrice des environs de Paris, puis plus tard envoyée à Blois pour y faire mon apprentissage d'infirmière dans un couvent... Aujourd'hui j'ai dix-sept ans et je suis sans famille, sans amis, sans soutien, l'âme et le cœur meurtris par cette pensée si triste : Personne ne s'intéresse à moi... Personne ne m'aime !... »

Jeanne avait écouté avec une attention douloureuse ce récit laconique.

Elle attira la jeune fille plus près d'elle et l'enveloppa de ses bras.

—Je vous aime, moi... balbutia-t-elle à son oreille, et vous m'avez dit que vous m'aimiez...

—Oui ! oh ! oui, je vous aime... Je vous aime comme si vous étiez ma mère !... Mais vous n'êtes pas ma mère !... J'aurais si ardemment désiré la connaître, ma mère... lui prodiguer mes soins, mon amour... vivre pour elle, et, s'il le fallait, mourir pour elle...

Jeanne resta songeuse pendant quelques instants, serrant avec effusion les mains de Rose entre les siennes.

Soudain, sortant de sa rêverie, elle reprit :

—A quelle époque se passaient les faits que vous venez de me raconter ?

—Le 28 mai 1871... pendant la dernière nuit de la Commune qui brûlait Paris.

—Le 28 mai... répéta Jeanne. Et vous habitiez ?...

—La rue de la Roquette, sans doute, puisque c'est là que ma mère a été tuée en sortant d'une maison qui devait être la sienne...

—Vous étiez âgée alors ?

—De trois jours.

—Comment savez-vous tout cela ?

—Ma nourrice me l'a souvent raconté... Elle avait reçu, lorsqu'on me porta chez elle, le double du procès-verbal qui relatait les événements, et ses récits m'ont été confirmés plus tard par l'administration de l'Assistance publique à laquelle j'avais demandé, ainsi que c'était mon droit, mon acte de naissance.

—Mais l'homme qui vous avait reçue des mains de votre mère, l'homme qui vous a portée à la mairie du onzième arrondissement ne s'est jamais occupé de vous ? Il n'a jamais cherché à vous revoir ?

—Jamais.

—Vous savez son nom ?

—Oui. Il avait été obligé de signer l'acte constatant le dépôt qu'il avait fait et relatant les circonstances relatives à la mort de ma mère...

—Comment se nommait cet homme ?

—Jules Servaize, et il était assisté d'un autre témoin qui s'appelait Merlin...

—Mais, lorsque vous avez été grande fille et capable de raisonner, connaissant tous ces détails, ne vous êtes-vous point préoccupée de ce Jules Servaize et de ce Merlin ?...

—A quoi bon ?...

—A savoir peut-être...

—Ils ne pouvaient rien m'apprendre de plus que le procès-verbal signé par tous deux... Or, ce procès-verbal ne laissait aucune porte ouverte à mes espérances...

—C'est vrai ! murmura Jeanne, c'est vrai !

Après quelques instants de rêverie muette elle poursuivit :

—Quelle étrange coïncidence ! le 28 mai... Le dernier jour du règne abominable de la Commune !... Ce jour-là on m'enlevait aussi mes enfants, et si ce n'est pas l'abbé d'Areynes qui les a sauvés, comme il m'a sauvée, moi, que sont-elles devenues ? Au milieu de la

guerre civile qui ensanglantait Paris, où les a-t-on conduites ? A qui les a-t-on confiées ?...

—Maman Jeanne, dit vivement la jeune infirmière, pourquoi vous faire bien inutilement du mal en vous mettant ainsi l'esprit à la torture au sujet du passé ?... Attendez au moins que M. l'abbé d'Areynes vous ait répondu...

—Me répondra-t-il ?

—N'en doutez pas...

—S'il est vivant, oui... Mais est-il vivant ? Songez donc, Rose, dix-sept ans !... c'est si long ! il se passe tant de choses en dix-sept ans ! Si l'abbé d'Areynes est mort, où m'adresser ? où chercher ?

—Peut-être l'Assistance publique pourrait-elle vous répondre...

—L'Assistance publique ! répéta la veuve de Paul Rivat.

Oui... il était certainement impossible à M. l'abbé d'Areynes de s'occuper de deux enfants... qui sait s'il ne les a point confiées, ainsi que je l'ai été moi-même, à l'hospice des Enfants assistés ?...

Jeanne fit un geste fiévreux.

—Ah ! comme j'attends de ses nouvelles avec impatience ! s'écria-t-elle ensuite. Comme j'ai hâte d'avoir retrouvé mes forces et de sortir de cette maison !

—Et nous serons séparées ! balbutia douloureusement la jeune fille dont un sanglot souleva la poitrine.

—Il le faudra bien, mon enfant...

—Oui, il le faudra... mais c'est alors que je souffrirai... C'est alors que je serai vraiment malheureuse...

—Rose... chère Rose.

L'infirmière continua :

—C'est alors que je ressentirai cruellement tout ce qu'il y a de cruel dans ma vie ! Seule... toute seule... abandonnée... Ah ! tenez, maman Jeanne, tout à l'heure je vous disais que je vous aimais comme si vous étiez ma mère... Eh bien, je voudrais ne plus vous quitter... me dévouer pour vous comme je me dévouerais pour ma mère. Auprès de vous, je vis... j'existe... je suis heureuse ! Rien qu'à la pensée que nous pourrions être séparées l'une de l'autre, mon cœur se serre... il me semble que je vais mourir... Pourquoi ces sentiments dont je me soupçonnais même pas l'existence avant de vous connaître ? Pourquoi ce besoin de vous voir ? Pourquoi cette affection profonde !... Ce qui se passe dans mon cœur, je ne chercherai même pas à le définir, mais cela est, et s'il me faut vivre loin de vous, je sens bien qu'il n'y aura plus pour moi de bonheur en ce monde...

Jeanne, en proie à une émotion violente, serrait Rose contre son cœur et la couvrait de baisers et de larmes.

Ah ! si la pauvre mère avait su qu'elle pressait dans ses bras l'une de ses filles...

Hélas ! elle ne savait pas !

Pendant quelques secondes, au début du récit de la jeune infirmière, une lueur d'espérance s'était produite au fond de son âme, mais la fin du récit ne lui permettait point d'admettre que Rose fût l'une des jumelles qu'elle pleurait.

Elle aussi cependant sentait quelque chose d'inconnu, d'inexplicable, vibrer en elle lorsque la jeune fille lui parlait et lorsqu'elle ne pouvait se lasser de la contempler.

Elle aimait Rose comme Rose l'aimait, instinctivement, sans se rendre compte, et s'abandonnait avec bonheur à un courant d'irrésistible sympathie.

—Chère mignonne, dit-elle à la jeune infirmière, je vous aime bien aussi, moi, je vous aime tendrement, de toute mon âme, mais malgré mon ardent désir de vous avoir sans cesse auprès de moi, la raison dit que je n'ai pas le droit d'accepter le dévouement que vous m'offrez ! Sais-je ce que je vais devenir en sortant de cet asile ! Le monde ? Je ne le connais plus... il doit être bien changé depuis dix-sept ans... Si ma mère, si l'abbé d'Areynes n'existent plus, que vais-je devenir ? Je serai obligée de demander à la charité publique mon pain de chaque jour... J'ai une tâche à remplir... Elle sera difficile, et cependant j'irai jusqu'au bout... je ne m'arrêterai que lorsque j'aurai vu s'anéantir mon dernier espoir de retrouver mes enfants...

« Est-ce que je puis vous dire : *Rose, soyez ma fille* ?... Non, je ne puis pas, je n'en ai pas le droit... Vous vivez ici, à l'abri du besoin, aimée et honorée de tous ceux qui vous approchent... Ce serait une mauvaise action, un crime de vous entraîner avec moi dans un avenir inconnu et rempli peut-être de déceptions, de chagrins... »

« Je ne vous oublierai jamais, allez, chère Rose... Votre souvenir restera ineffaçablement gravé dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur, et je vous jure que le jour où je pourrais vous dire : *J'ai retrouvé mes filles* ! j'ajouterais, et Dieu sait avec quelle immense joie : *J'en attends une troisième*... C'est vous !... Venez à moi, chère Rose !... »

La jeune orpheline était trop intelligente pour ne point comprendre que la convalescente avait raison, mais cela ne diminuait pas sa souffrance.